

**Après-coup**  
Retour la soirée-débat du 20 octobre 2021  
**Chantal Saint-Jarre**

**Quel rapport à la vieillesse, au grand âge, à la fin de vie et à la mort cette pandémie révèle-t-elle? Peut-on parler d'expérience traumatique, de douleur et de mal-être collectifs, d'une crise du sens?**

Dans sa présentation orale intitulée *La vieille dame sur la photo*, Catherine Grech a expressément répondu à cette question en montrant que la vieillesse est socialement représentée comme maladie, fatalité, blessure narcissique, source d'angoisse et qu'elle «nous inspire plus de répugnance que la mort même» (Simone de Beauvoir, *La Vieillesse*). En accord avec François Grisé [dont la pièce de théâtre documentaire *Tout inclus* est présentement à l'affiche au théâtre Jean-Duceppe], elle a insisté sur le fait que nous refusons d'y penser et que nous portons tous l'injonction de ne pas vieillir, de ne pas faire vieux. La «bonne vieillesse» tient la vieillesse à distance grâce à l'activité, entre autres physique; la «mauvaise vieillesse» est celle de l'inactivité, de la perte d'autonomie, de la dépendance, de la lenteur et du radotage — en d'autres mots, la mort affective et sociale.

Catherine Grech a parlé des maisons de retraite comme d'espaces de «monoculture» (une seule catégorie homogène, la vieillesse), de lieux d'aliénation et de dépossession parce que sans communauté d'histoire ou de vie où «vieillesse» (vieillir dans la solitude, expression de la sociologue Perla Serfaty-Garzon) et vieillesse sont inévitables. Avec Bernard Émond, elle a soutenu l'idée que notre indifférence et notre insensibilité face à la vieillesse nous a été révélée par la pandémie de covid-19 et que le «gérontocide» — un laisser-mourir des personnes vieillissantes dans des conditions indignes (Julien Simard in «Dans un futur incertain», *Liberté* #332, A 2021) — aux proportions démesurées qui en est résulté n'a rien de surprenant.

Afin d'*habiter* la vieillesse autrement, il importe de lui trouver un *abri* convenable et d'accepter son avènement. Pour y parvenir, nous devons nous réconcilier avec la perspective que nous aussi, un jour, nous serons vieux et affirmer notre refus d'être déposés de notre vieillesse.

Sa thèse de doctorat interrogeait les représentations de la vieillesse dans le roman québécois (U. McGill, 2009). Pendant sa présentation, Catherine a soutenu avec force l'idée selon laquelle les chercheurs québécois ne parlent jamais de la manière dont les écrivains (par exemple, Gabrielle Roy, Jacques Poulin, Gilles Archambault) traitent de la complexité du vieillissement dans leurs romans. Cette dimension de la fiction est bannie par définition, tabouïlée, refoulée, marginalisée, occultée. Cela ne nous regarde pas semblent-ils dire muettement. On ne veut pas voir que nous allons devenir vieux. Sortirons-nous un jour de cet aveuglement tenace?

Catherine a aussi montré à l'écran et commenté une dizaine de photos liées à la vieillesse. Les images ne témoignent jamais de la complexité de la vieillesse, disait-elle, du continuum temporel ou de l'expérience multiforme et vaste qu'elle est. Pourtant, n'expérimenterons-nous pas différentes vieillesse ou une vieillesse multidimensionnelle aux différents âges — de la soixantaine au premier chèque de la sécurité de la vieillesse au troisième et au quatrième âge puis à la grande vieillesse, les *oldest old*? «La vieillesse, quoi que l'on en dise, n'est pas cette altérité absolue dont beaucoup veulent se

convaincre, nous la portons tous et toutes en nous.» (Catherine Grech, «François chez les vieux», p. 221). Nous voulons vieillir dans la dignité et pas seulement mourir dans la dignité. *Old Lives Matter!*

**Nicolas Lévesque** a emboîté le pas en reconnaissant d'emblée ce cri du coeur, la colère et l'indignation de Catherine ainsi que la discrimination permanente dont les vieux sont l'objet, qu'il s'agisse de l'âge, de la race, du sexe, de la religion, de l'orientation sexuelle, des opinions politiques, etc.

Dans une communication intitulée *Poétique et politique du deuil aux temps de la distanciation sociale*, il a centré son propos sur le deuil en le déclinant en cinq thèmes pour traduire les tensions à l'oeuvre dans l'expérience que l'on peut en faire : la distance, le rituel, l'identité, le substitut, le temps.

1) Selon Nicolas, nous vivons dans une société de *la distance* ; on y était *avant* la pandémie. Il a développé l'idée de :

- la tension entre une proximité du deuil par la distance (dans la psychanalyse, dans la littérature qui touchent sans toucher) et
- la tension entre la distance par la proximité (dans notre société froide, technologique, consumériste).

La perte, le deuil est une expérience de proximité : nous sommes hantés par le disparu, possédés par lui ou par elle. Nous avons besoin de nous retirer, d'être en retrait du monde (aller pleurer dans un parc), de nous isoler, de nous mettre en quarantaine.

Peut-on s'extraire plus de vingt-quatre heures? La société du travail n'accorde pas beaucoup de temps aux endeuillés. La société se protège de la perte, du temps qui passe. Est-elle traumatisée par la mort?

La littérature est une façon d'être en deuil. La thérapie, un «collier de deuils».

Une consultation psy avec un masque ou au téléphone : toucher sans toucher, on est bon pour le lien de coeur.

2) *Le rituel*, ça ne va pas de soi! Les séparations que l'on vit sont sans rituels; pourquoi sont-ils importants dans la mort? Notre vision des rituels est très peu créative. Tabou? Les rituels religieux ont longtemps constitué notre Autre scène. Quoi d'autre maintenant? Dans *Totem et tabou*, Freud raconte que les gens mangent le chef, chacun devient le chef, il y a transmission par la mort.

Partager la mort par un récit, faire le récit de son deuil — chez le psychanalyste, avec des amis, dans la culture. Créer d'autres espaces de parole, même à la maison. Créer une Autre scène, une autre posture de parole, un espace sacré en dehors du cercle connu de la société normative. Oedipe sort de la cité, il erre en aveugle.

3) *L'identité* : le deuil est une expérience de dépossession et de flou identitaire. Que signifie cette journée de deuil *National* pour commémorer les morts et les mortes des CHSLD durant la première vague? Est-ce une récupération sociale de la perte et de la mort?

4) *Le substitut* : l'amour humain est amour de la singularité. Lui trouver un substitut est une impossibilité. Pourtant, on doit trouver des substituts. Il n'y a pas de «deuil réussi». Il y a le versant mélancolique, incontournable, et le versant maniaque, celui d'une folle offre sociale de substituts. La pandémie, avec ses confinements et mesures sanitaires, nous a enlevé des défenses maniaques du deuil.

5) *Le temps* : le deuil relève d'un temps long. Distinguer temps linéaire et temps circulaire. Le temps linéaire est celui du travail, de la société rationnelle dans laquelle il faut «avancer», passer de A à B. Le temps circulaire du deuil, c'est «le temps qui sort de ses gonds».

Le deuil est l'arrivée de *l'imprévu* dans la vie : on est frappé par un train. C'est un *événement*. Il est impossible de tout prévoir, de tout contrôler.

Vieillir, c'est perdre. On est toujours en deuil. Vivre, c'est vivre avec des retours, le mélange des temps.

Le deuil nous transforme, il est une révolution qui nous oblige à nous *ré-inventer*. Par le deuil, on se transforme, on est créatif. Se transformer et laisser une trace de soi.

La santé psychique, ce n'est pas de s'adapter ni de se soumettre.

Le deuil est infini.

=====

Du riche partage qui a suivi avec quelques participant.e.s, je retiens l'idée du *s'indigner ensemble* face au déni social de la vieillesse, de la perte, de la mort et du deuil. On en est responsables, soulignait Brigitte Bourval, et cette lucidité est lourde à porter. D'où, dirons-nous, cette soirée-débat pendant laquelle nous avons été indignés ensemble. Indignés et impuissants. L'importance d'en parler sans les fuir. Une soirée-débat aussi où nous avons vieilli ensemble, vous et moi.

Retenons également la question de Catherine Grech à propos de *l'aide médicale à mourir* : est-ce une autre manière de se délester des vieux corps malades et dépendants? De se libérer de la vulnérabilité et de l'indignité des «vieux vieux»? Gérontocide? Géronticide?

Elle a évoqué le fait que François Grisé a fondé le *Forum Habitats*, un mouvement citoyen et artistique qui veut donner une voix aux aîné.e.s à travers des consultations citoyennes et des forums en abordant, entre autres, la question de l'habitat. Ainsi, avec le Forum Habitats et l'AQDR, une association de défense des droits des personnes retraitées et préretraitées, nous disposons de deux outils sociaux puissants pour porter et défendre des dossiers majeurs liés au vieillissement de la population.

Elle demandait aussi si notre rapport trouble à la vieillesse n'est pas une sorte de métaphore de l'inabouti dans notre histoire commune, l'indépendance politique qu'on n'a jamais réussi à réaliser. Échec intolérable? Couteau dans la gorge? Mort inacceptable? Deuil impossible nécessaire?

Certes, ces questions profondes et belles sont devant nous. Elles demandent d'être creusées à plusieurs en approche multidisciplinaire

Enfin, quelques mots sur la différence de *forme* entre les discours de Catherine et de Nicolas. Catherine a martelé son propos de façon à réveiller notre assoupissement face au phénomène de civilisation qu'est devenue l'avancée en âge. À son cri de ralliement, réveille!, une série de photos témoignaient du regard que nous projetons sur elle, l'avancée en âge : regard utilitariste, raciste, d'un racisme chargé de sens. Ombre portée, regard qui combat, efface les traces de l'âge.

Imaginaire saturé. Le monde vers lequel nous nous dirigeons sera à l'image du sort qu'il réservera à ses vieillards. La vieillesse vivante et plurielle nous fait signe. Ces vieillards à venir, c'est nous. Cet avenir des vieillards, c'est le nôtre.

Vous serez sans doute intéressé.e.s à lire son intéressant commentaire de la pièce de théâtre documentaire *Tout inclus* de François Grisé : «François chez les vieux» in *Recherches théâtrales au Canada / Theatre research in Canada : Age and Performance / Âge et performance*. University of Toronto Press. Vol. 42 / No 2 / 2021, pp. 208-224. À paraître.

Quant à la communication de Nicolas, il a plutôt procédé par fragments, ses cinq thèmes se dépliant en tournures compactes : phrases brèves affirmatives, aphorismes, bribes ouvertes à la pensée, questions parfois réduites à un seul mot, bref rappel freudien et sophocléen, ellipses criantes de vérité, oppositions et tensions vives. Ouvreur de sentiers pour d'autres randonneurs, d'autres bûcherons des émotions, de la langue et des maux / mots. Poétique et politique du deuil aux temps de la distanciation sociale, certes.

Son tout dernier ouvrage, *Ptoma. Un psy en chute libre*. (Varia, 2021) — est composé de neuf chapitres structurés en fonction de l'infinitif *tomber*, chaque chapitre se déclinant en une série de réflexions à partir de la formule verbale privilégiée (par exemple, «tomber enceinte», «tomber malade»), certaines réflexions étant courtes, d'autres plus élaborées. La covid-19 habite le livre tissé aussi, d'un chapitre à l'autre, par des lectures du tableau de couverture, *La sieste* de Jean-François Millet. Ce livre participe, à sa façon, d'une écriture fragmentaire.

Et je signe ce retour sur une soirée-débat en réclamant, comme Antigone le fit pour son frère Polynice, le droit à une sépulture pour les dix mille vieux et vieilles morts.e.s en CHSLD pendant la première vague de la pandémie de covid-19.

On peut m'écrire à cette adresse courriel : [mopetcegep@videotron.ca](mailto:mopetcegep@videotron.ca)